

LA TYPOLOGIE DES NATIONS ET L'ESPAGNOL MÉLANCOLIQUE : NOTES POUR L'INTERPRÉTATION D'UN CLICHÉ

Christine OROBITG-LAVAL

RÉSUMÉ : Appartenant au genre traditionnel de la typologie des nations, l'image de l'Espagnol mélancolique constitue un *topos* culturel vivace, qui se manifeste avec une remarquable continuité depuis le Siècle d'Or espagnol. Attribué par les étrangers — notamment par les Français — ce cliché est aussi revendiqué et développé par les auteurs espagnols eux-mêmes. Il devient dès lors nécessaire de s'interroger sur la persistance de ce *topos* à travers les siècles ainsi que d'examiner comment — et pourquoi — les Espagnols ont adhéré à l'image que l'extérieur et la caractérologie des nations ont donnée d'eux. L'examen des occurrences de ce *topos* a pour but de cerner son fonctionnement, de déterminer les représentations — parfois antagoniques — qu'il convoque dans le texte et les enjeux qu'il implique. L'image de l'Espagnol mélancolique constitue une représentation profondément subjective qui engage un travail complexe de l'imaginaire : elle met en jeu la représentation de l'altérité et la conscience que chaque nation a de soi, révélant beaucoup du sujet qui la produit.

SUMMARY : *Included in the traditional typology of nations, the image of the melancholy Spaniard is a cultural stereotype which appears with a remarkable continuity since the Spanish Golden Age. Developed by foreigners — particularly by the French — this stereotype is also adopted by the Spaniards themselves. It is then necessary to inquire about the persistence of this stereotype through the centuries and to examine how — and why — the Spaniards did adhere to the image given by foreigners and the typology of nations. The examination of this stereotype aims at analyzing its mechanism, at discovering its representations — sometimes very different — and the implications involved. The image of the melancholy Spaniard is a deeply subjective representation which engages a complex work of the imagination : it concerns the representation of the other and the consciousness that every nation has of itself, revealing many elements about the one who produces it.*

En 1935, lors de son *Discurso de recepción a la Real Academia*, Ramiro de Maeztu déclarait :

« Gryphius était presque un Espagnol par la mélancolie, la profondeur, la sévérité et même le sénéquisme que lui attribuent les historiens. Même s'il est très respecté, on ne le considère pas, cependant, comme l'un des grands poètes allemands »¹.

Plus récemment, G. Díaz-Plaja érige la mélancolie en trait distinctif de l'Espagnol dans un *Tratado de las melancolías españolas*, et J. Caminero se consacre, à l'instar de Marcel Bataillon², à l'analyse et à l'affirmation d'une mélancolie propre à l'écrivain juif et hispanique³. Si l'Espagnol sombre et mélancolique fait partie des clichés admis par le genre traditionnel de la typologie des nations, la mélancolie comme trait distinctif de l'homme espagnol, loin de constituer un résidu caduc de la *caractérologie des nations* — genre ancien, pratiqué dès l'Antiquité par Hippocrate, Galien, Aristote, César ou Strabon —, est toujours d'actualité. Dans un texte paru en 1990, la préface aux *Mémoires du capitaine Alonso de Contreras*, E. Jünger attribue aux Espagnols un sang noir et mélancolique, lourd de bile noire, aux qualités mythiques :

« Ce sang du sud est une sève superbe et sombre [...]. Il ressemble au vin lourd et presque noir que l'on boit dans ce pays et qui acquiert, au contact des outres, un goût âpre et résineux »⁴.

« Chaque peuple prête aux autres des caractères plus ou moins durables »⁵. Les caractères des nations, tels que la tradition culturelle les a établis, manquent de nuances mais sont, par là même, porteurs d'une signification dont l'auteur qui les emploie les a, consciemment ou non, chargés. Si les *caractères des nations*, constituent au dire de L. Van Delft, « un domaine qui mérite d'autant plus d'être exploré que l'anthropologie, la rhétorique, la pensée politique, et bien entendu, la littérature s'y conjoignent »⁶, le thème de l'Espagnol mélancolique s'avère plus digne

1. Ramiro DE MAEZTU, « La brevedad de la vida en nuestra poesía lírica », *Discurso de recepción a la Real Academia Española (30 juin 1935)*, Madrid, Gráfica Universal, 1936, p. 32. Comme dans la suite de l'article, c'est nous qui traduisons les citations en espagnol.

2. Marcel BATAILLON, « ¡Melancolía renacentista o melancolía judía? », in *Varia lección de clásicos españoles*, Madrid, Gredos, 1964, p. 39-55.

3. « De don Sem Tob a Kafka. Historia de una melancolía », *Letras de Deusto*, n^o 53, mars-avril 1992, p. 5-16.

4. Ernst JÜNGER, Préface aux *Mémoires du capitaine Alonso de Contreras*, éd. Olivier Coubertin, Paris, Viviane Hamy, 1990, p. 9.

5. Marius-François GUYARD, *La Littérature comparée*, Paris, 1954, p. 24, cité par Léon-François HOFFMANN, *Romantisme Espagne. L'image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850*, Princeton, NJ/Paris, Princeton U. P./Presses universitaires de France, 1961, p. 1.

6. Louis VAN DELFT, « Les "caractères des nations" à l'âge classique », in *Travaux de littérature offerts en hommage à Noëmi Hepp, publiés par l'ADIREL*, III, 1990, p. 449.

encore d'attention en raison de sa permanence remarquable à travers les siècles et de sa revendication par les Espagnols eux-mêmes. Loin d'être ressentie comme une aliénation, comme une étiquette attribuée par les étrangers, l'image de l'Espagnol mélancolique est très tôt adoptée et développée par les auteurs de la Péninsule. Il devient dès lors nécessaire d'examiner comment — et pourquoi — les Espagnols, ont adhéré à l'image que l'extérieur et que la caractérogie traditionnelle des nations ont donnée d'eux. Le portrait topique de l'Espagnol mélancolique s'insère toutefois dans une galerie de portraits des différents peuples auxquels il vaut la peine de le comparer, d'autant plus que la description des autres peuples donnée par une nation dévoile indirectement la conscience qu'elle a de soi. L'objet de cette enquête n'est pas une réalité absolue, mais une représentation subjective, avec ce qu'elle révèle du sujet qui la produit. Il ne s'agit donc pas ici de répéter les poncifs de l'éternelle psychologie des peuples, mais bien plutôt d'en cerner le fonctionnement. À travers divers textes, qui sont autant de touches impressionnistes visant à recomposer le portrait de l'Espagnol mélancolique établi par la tradition culturelle, on cherchera à déterminer les mécanismes du développement, dans l'imaginaire, du cliché de l'Espagnol mélancolique ainsi qu'à percer le secret de sa persistance remarquable à travers les siècles.

RELEVÉS DU *TOPOS*

À l'âge classique, la psychologie des nations est une des variétés du genre littéraire du *caractère*, rattaché à la tradition théophrastienne qui fut, jusqu'au xvii^e siècle, « la pierre de touche de l'anthropologie classique »⁷. Le caractère des nations et le thème de l'Espagnol mélancolique constituent, au sens premier, des *topoi* : dans la rhétorique antique, la nation est d'abord un des *loci communes*, classé dans la catégorie des *argumenta a persona* permettant à l'orateur de construire son discours. Cet emploi comme *topos* au sens strict subsiste au xvi^e siècle, où la *Poétique* de Scaliger (1561), à l'article *natio sive gens*⁸, fournit une série d'épithètes pour chaque peuple. Cependant, le thème de l'Espagnol mélancolique va très vite déborder la simple qualité de *topos* au sens étroit du terme, pour devenir *topos* au sens large — thème littéraire, lieu culturel — et se charger, tant sous la plume des étrangers que sous celle des Espagnols d'une portée bien plus profonde.

7. *Ibid.*, p. 449.

8. *Ibid.*, p. 454.

Aux xvi^e et xvii^e siècles, l'idée d'un tempérament propre à chaque nation, fondée sur les écrits des *auctoritates* médicales affirmant l'influence de l'environnement physique sur l'être des peuples, est profondément enracinée dans les mentalités. S'inspirant du célèbre *De aere, aquis et locis* hippocratique et des textes de Galien, le discours scientifique croit à la spécificité de chaque peuple :

« Les hommes rationnels, lesquels se distinguent par leur physionomie, leur caractère, leurs passions et leurs vertus, tout comme les Espagnols se différencient des autres nations »⁹.

Huarte développe une cartographie humorale, mettant en rapport la région habitée et la complexion de l'individu : nul ne peut se prévaloir d'un équilibre humoral parfait, chaque individu, chaque nation est victime d'une dyscrasie qui définit son tempérament — flegmatique, sanguin, mélancolique ou *cholérique*¹⁰. Les récits de voyage, dont les xvi^e et xvii^e siècles furent très friands, se fondent sur ce principe d'une spécificité de chaque peuple.

Qu'ils soient Italiens, Français — les plus nombreux à traverser la Péninsule — ou encore Anglais, Hollandais ou Polonais, les voyageurs étrangers qui décrivent l'Espagne attribuent fréquemment à l'Espagnol, explicitement ou, de manière plus implicite, en lui conférant des traits caractéristiques de l'atrabilaire, un tempérament mélancolique. Foscarini, ambassadeur de Venise en Espagne, se plaint du caractère mélancolique de la Cour où il lui échet de représenter son pays¹¹. La marquise de Villars dépeint à plusieurs reprises la tristesse, le *taedium* et l'ennui régnant à la Cour d'Espagne¹². A. Brunel dépeint des Espagnols graves, sombres, réservés et taciturnes¹³, et Madame d'Aulnoy ne laissera pas de souligner le caractère mélancolique de l'Espagnol : « Cette grande retraite les livre à mille visions, qu'ils appellent philosophie ; ils sont particuliers, sombres, rêveurs, chagrins, jaloux »¹⁴. B. Joly déclare reconnaître les nobles espagnols « par la morgante contenance de leur personne, par l'habit affecté, par le marcher large, composé, mesuré, *passo entonado* »¹⁵ et le secrétaire de

9. Miguel SABUCO DE NANTES, *Nueva Filosofía de la naturaleza del hombre*, éd. Atilano MARTÍNEZ TOMÉ, Madrid, Editora Nacional, 1981, p. 146.

10. Juan HUARTE DE SAN JUAN, *Examen de ingenios*, éd. Guillermo SERÉS, Madrid, Cátedra, 1989, p. 168-170.

11. *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, t. II, compilation, prologue et notes de José GARCÍA MERCADAL, Madrid, Aguilar, 1959, p. 36.

12. *Ibid.*, p. 863 et 867.

13. *Ibid.*, p. 425.

14. Marie-Catherine JUELLE DE BARNEVILLE, comtesse D'AULNOY, *Relation du voyage d'Espagne*, introd. et notes de Raymond FOULCHÉ-DELBOSC, Paris, Klincksieck, 1962, Lettre XII, p. 469.

15. Barthélemy JOLY, *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*, publ. par Louis BARRAU-DIHIGO, extrait de la *Revue hispanique*, t. XX, New York/Paris, 1909, p. 160.

Mgr Nicolini, qui traversa l'Espagne vers 1686, voit en Charles II un roi mélancolique et figé :

« Le roi est plus petit qu'il n'est grand, il est sec, pas tout à fait laid; son visage est ingrat, son cou est long, comme son visage; son menton est long aussi et comme replié en bas vers la lèvre inférieure, à la manière de ceux de la maison d'Autriche [...]. Il a l'air mélancolique et comme ébahi »¹⁶.

De Jacob Sobieski à Antoine Brunel¹⁷, nombreux sont ceux qui relèvent la « gravité » espagnole. Au Siècle d'Or, « mélancolique » désigne une disposition de l'âme mais aussi un tempérament caractérisé par des traits physiques et moraux codifiés — teint noir, pilosité, amour excessif des femmes, orgueil, paresse, rancœur, jalousie, susceptibilité, mais aussi *ingenio* et intelligence hors du commun —, développés à satiété par les textes médicaux¹⁸, et suffisamment répandus par la littérature de vulgarisation scientifique pour dénoter immédiatement, par leur seule mention, une complexion mélancolique. Les récits de voyage confèrent précisément ces traits mélancoliques à l'Espagnol :

« Les Espagnolz sont naturellement petits de stature, d'une charnure brune et aspre de seicheresse, noirs de poil et de barbe »¹⁹.

« Ils [les Espagnols] sont petits, ils ont les cheveux noirs, le visage basané, la barbe frisée [...]; ils sont d'un caractère orgueilleux, s'estimant supérieurs à toutes les autres nations [...]. Ils marchent avec gravité [...]. Ils sont très intelligents et justes, *étant d'un caractère mélancolique* et ils considèrent longuement les choses avant d'entreprendre quoi que ce soit »²⁰.

Longtemps liée, voire identifiée, à l'*acedia* et à la *negligentia* mélancolique, la paresse et ses variations — apathie, indifférence, ignorance et misère des Enfants de Saturne — constituent au Siècle d'Or un trait distinctif du mélancolique. Or c'est ce défaut que les étrangers soulignent à plusieurs reprises chez les Espagnols, reliant la question de la mélancolie espagnole au thème apologétique du retard économique de l'Espagne²¹.

16. J. GARCÍA MERCADAL, in *op. cit. supra* n. 11, p. 38.

17. *Ibid.*, p. 328 : « le Portugais est facétieux et l'Espagnol grave. » Antoine BRUNEL est frappé par la « gravité » du roi d'Espagne, in *ibid.*, p. 413 : « Il est d'une telle gravité, qu'il agit et se meut en ayant l'air d'une statue animée. »

18. Voir, en part., le portrait du mélancolique chez Tomás MURILLO Y VELARDE, *Aprobación de ingenios y curacion de hipochondricos*, Saragosse, Diego de Ormer, 1672, fol. 38 r, qui correspond quasiment terme à terme à la description de l'Espagnol chez Huarte de San Juan et aux portraits de l'Espagnol dans les récits de voyage des étrangers en Espagne.

19. B. JOLY, *op. cit. supra* n. 15, p. 152.

20. André JOUVIN, in *op. cit. supra* n. 11, p. 749-752. C'est nous qui soulignons.

21. Antoine DE GRAMONT, in *op. cit. supra* n. 11, p. 540 : « Leur paresse et leur ignorance [des Espagnols], non seulement en ce qui concerne les sciences et les arts mais pour tout ce qui se déroule hors de l'Espagne [...] sont équivalentes et inconcevables. La pauvreté est grande parmi eux, en raison de leur paresse extrême », et François BERTAUT, in *ibid.*, p. 640 : « La coutume qu'avaient les Espagnols de faire travailler les morisques [...] les a maintenus

Enfin, à un âge où la correspondance entre microcosme et macrocosme régit les systèmes de représentation, le paysage espagnol se dote aussi sous la plume des voyageurs de caractéristiques propres à la complexion mélancolique : sécheresse, stérilité, désolation, misère. Déplorant « la stérilité et misère d'Espagne », B. Joly décrit un pays aride, sauvage et inculte²². L'Espagnol, dont la pilosité surabondante dénote une complexion atrabilaire, ne peut vivre que sur une terre métaphoriquement hirsute, broussailleuse, et hérissée de montagnes :

« L'orgueil, secondé par la paresse, les empêche la plupart d'ensemencer leurs terres, à moins qu'il ne vienne des Étrangers les cultiver [...]. Les montagnes sont, dans les Royaumes dont je vous ai parlé, d'une hauteur et d'une longueur si prodigieuse, que je ne pense pas qu'il y ait aucun lieu en ce monde où il y en ait de pareilles »²³.

En ce sens, l'écriture des récits de voyage ne se limite pas à obéir à la vision du monde qui lui fut contemporaine : elle s'abandonne aussi à une rêverie substantielle — au sens bachelardien du terme — où la terre se moule à l'image de l'habitant, et réciproquement. On voit se développer alors, avec une cohérence étonnante, une cartographie morale, un véritable système de traits de caractère contrastés, opposant Français et Espagnols. La différence définit l'identité, structurant le puzzle des nations selon une logique des contraires où toute qualité de l'un trouve chez l'autre son envers : la turbulence, la galanterie, l'art de la conversation propre à la France, s'opposent au goût de la solitude et du silence, à l'apathie acédieuse, la mélancolie et la morosité régnant au-delà des Pyrénées. Au Français vif, extraverti, sanguin, caractérisé par l'activité et la sociabilité s'oppose un Espagnol défini par la « paresse naturelle »²⁴, la lenteur pesante, le repli sur soi et l'isolement :

« De cette manière, l'un [l'Espagnol] n'est pas seulement d'un caractère renfermé et spéculatif, mais encore, il ne peut souffrir le naturel gai et sociable de

dans la paresse et l'orgueil, qui leur font dédaigner le travail. » Les textes de voyageurs regorgent de remarques sur la paresse espagnole, véritable *topos* dans le genre mineur du *voyage en Espagne* au XVII^e siècle. Sur les liens entre la mélancolie et la paresse, voir Anne MILHOU-ROUDIÉ, *Paresse et travail chez les moralistes espagnols du XVI^e siècle*, Thèse N.R., Bordeaux, Université de Bordeaux, 1985 et, Id., « L'évolution du concept de paresse jusqu'aux moralistes espagnols du XVI^e siècle », *Voces*, vol. 2, 1991, p. 9-26.

22. *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne*, op. cit. supra n. 15, p. 92. *Ibid.*, p. 84, B. JOLY décrit la région de Saragosse comme de « grans deserts arides de thin et rosmarin, sans aucuns villages [...]. Tout ce pais est si sec qu'il est presque tout deshabilité ».

23. *Op. cit. supra* n. 14, Lettre XIV, p. 535. Voir aussi François BERTAUT, in *op. cit. supra* n. 11, p. 621 : « Comme le peuple espagnol est paresseux [...], les terres en friche sont nombreuses. »

24. A. DE GRAMONT, in *op. cit. supra* n. 11, p. 540.

l'autre [le Français]; le premier n'est pas seulement lent et nonchalant, mais en plus il ne peut supporter la promptitude et l'activité du second; le premier non seulement marche posément, mais encore il ne peut souffrir le pas plein d'aisance et de détermination du second; [...]. Ces différentes propriétés du caractère des deux nations sont à l'origine de la diversité de leur politique »²⁵.
 « Les Espagnols se tiennent naturellement *recatados*, c'est-à-dire particuliers et resserez entr'eux, sans se vouloir communiquer avec les autres Nations »²⁶.

Dans cette logique, l'Espagne constitue, comme le note N. Hepp, « l'empreinte en creux de ce que nos mémorialistes ont en tant que Français, conscience d'être eux-mêmes »²⁷, montrant à quel point la caractérologie des nations, devenue une manière de s'identifier et de s'affirmer face à l'Autre, a partie liée avec la conscience qu'une nation a de soi.

Le discours scientifique fonde théoriquement les remarques de voyageurs. Envoyé par Richelieu auprès du comte-duc d'Olivares, La Mothe Le Vayer rédigea un *Discours* sur la contrariété des humeurs espagnole et française, affirmant le caractère mélancolique de l'Espagnol. Mais le texte le plus célèbre sur le caractère des nations à l'âge classique demeure sans doute celui de Bodin qui, déclarant la diversité des nations en fonction de la géographie et du climat, affirme dans le *Cinquième livre de la République* la nature mélancolique des peuples du Sud, parmi lesquels il classe les Espagnols : « ceux qui sont aux extrémités des Poles sont pituiteux, et le Meridional melancholique »²⁸. Saturne, astre de la mélancolie, règne sur les régions méridionales :

« donnant la plus haute planette, qui est Saturne, à la region Meridionale, Jupiter à la moyenne, Mars à la partie Septentrionale [...]; au peuple Meridional la contemplation et en outre l'inclination Venerienne [...]. La partie dextre, qui est la plus robuste et masculine [...], montre évidemment la propriété du peuple Septentrional sanguin et belliqueux : la senestre, qui est la partie féminine, ainsi appelée par les Philosophes la plus foible, ayant la rate et l'humeur mélancolique, montre assez la qualité du peuple Meridional »²⁹.

L'incompatibilité de mœurs entre le Nord et le Sud est totale³⁰; l'Espagnol mélancolique et contemplatif s'oppose au Français vif et cholérique :

« A quoy on peut juger, comme en beaucoup d'autres marques, le naturel de l'Espagnol, qui pour estre beaucoup plus Meridional, est plus froid, plus

25. A. BRUNEL, in *ibid.*, p. 516.

26. *Op. cit. supra* n. 14, p. 534.

27. Noémi HEPP, « Les nations européennes sous le regard des mémorialistes français au temps de Louis XIII et Mazarin », in *Pouvoir, ville et société en Europe 1650-1750*, colloque international du C.N.R.S., oct. 1981, actes réunis et publiés par Georges LIVET et Bernard VOGLER, Paris, Ophrys, 1983, p. 272.

28. Jean BODIN, *Les Six Livres de la République*, Paris, Fayard, 1986, vol. 5, p. 27.

29. *Ibid.*, p. 43.

30. *Ibid.*, p. 22-23.

melancholic, plus arrêté, plus contemplatif, et par conséquent plus ingénieux que le François, qui de son naturel ne peut s'arrêter à contempler, et se tenir coy, pour estre bilieux et cholere, ce qui le rend plus actif, prompt et diligent [...]. Aussi tous les ans il en passe un nombre infini en Espagne, comme j'ay veu [...] pour y bastir, planter, defricher les terres et faire tous ouvrages de main, que l'espagnol ne sçauroit faire, et quasi plutost mourroit de faim, tant il est paresseux, et pesant aux actions »³¹.

Dans la bouche de l'étranger, l'attribution du tempérament mélancolique à l'Espagnol, malgré les allusions à l'ingéniosité du mélancolique, se teinte d'une nuance de blâme. Pourtant, malgré les connotations péjoratives et l'infléchissement réprobateur donnés au thème de la mélancolie espagnole par les étrangers, les Espagnols vont s'attacher à s'approprier cette image, que la typologie traditionnelle des nations leur avait conférée.

Sans employer toujours explicitement *melancolia* — qui rappelle peut-être trop directement le registre médical —, les auteurs littéraires du Siècle d'Or ne laissent pas d'attribuer à l'Espagnol de nombreux traits mélancoliques. Gracián, qui développe à plusieurs reprises dans le *Criticón* la psychologie des nations, attribue à l'Espagnol un caractère « nonchalant »³² et, maintes fois, une « gravité » qui le distingue des autres nations³³. Alors que le vin a égayé — mais aussi aliéné — les nations d'Europe, *El Criticón* déclare « que le vin n'affecta pas les Espagnols, au contraire, il les laissa égaux à eux-mêmes et aussi graves que d'ordinaire »³⁴ : l'affirmation de la gravité espagnole devient revendication de l'authenticité, de l'être véritable, face à une Europe qui, à divers degrés, ne se possède plus et dont la substance perdue, dissoute dans l'alcool, génère des peuples inauthentiques. À Andrenio, qui souligne le caractère mélancolique de l'Espagnol, Critilo répond qu'il s'agit d'une mélancolie féconde, source de substantialité :

« — Ne te paraît-elle pas [l'Espagne] très sèche et ne te semble-t-il pas que c'est là la cause du caractère sévère et de la gravité mélancolique des Espagnols ?

— Oui, mais c'est aussi le pays où les fruits atteignent une pleine maturité et tous ses produits sont pleins de substance [...]. D'ailleurs, un élément venant de chez elle en vaut cent en provenance des autres nations »³⁵.

L'Espagne hérite ainsi, chez Gracián, des qualités de la bile noire : sèche, sombre, grave, elle est aussi concentrée (« un élément venant de chez elle

31. *Ibid.*, p. 25-26.

32. Baltasar GRACIÁN, *El Criticón*, éd. Santos ALONSO, Madrid, Cátedra, 1984, p. 341. La psychologie des nations est développée dans I, 13 ; II, 3 ; III, 3 et 9.

33. *Ibid.*, p. 265 et 611.

34. *Ibid.*, p. 582.

35. *Ibid.*, p. 340.

en vaut cent en provenance des autres nations »), fertile en fruits de l'esprit. Dans la même page, où il reconnaît l'existence d'un *genio* espagnol caractérisé par la gravité, Gracián revendique l'*agudeza*, la subtilité de l'esprit, comme un trait spécifiquement espagnol : « Si je fréquente les [auteurs] espagnols, c'est parce que la subtilité de l'esprit prévaut chez eux »³⁶. Gracián affirme donc une parenté essentielle entre les Espagnols, mélancoliques, et l'*ingenium*, l'acuité de l'esprit ; pour Gracián, l'esprit a une nationalité et un tempérament : il est espagnol et mélancolique. Certes, la mélancolie espagnole est aussi comprise comme langueur, *acedia*, *negligentia*, et le thème de l'Espagnol mélancolique débouche également sur la critique de l'incurie espagnole, face à une Italie industrielle et cultivée :

« L'Espagne est dans le même état aujourd'hui que lorsque Dieu l'a créée, sans que ses habitants l'aient améliorée en quoi que ce soit [...] : les montagnes sont aussi élevées et sauvages qu'au début, les fleuves sont impropres à la navigation, [...] les campagnes sont des déserts [...]. Au contraire, l'Italie a été tellement changée et améliorée que ses premiers habitants ne pourraient la reconnaître s'ils revenaient, car les montagnes ont été aplanies, changées en jardins, les fleuves sont navigables, les lacs sont de véritables viviers où se multiplient les poissons »³⁷.

Mais l'Italie est aussi la « maîtresse des ruses et des artifices »³⁸. Au contraire, l'Espagne, dont les forêts et terres incultes répondent à l'hirsutisme mélancolique, s'érige en patrie de l'essence et de la vérité face à une Europe insubstantielle, peuplée de masques.

Les *Anotaciones a Garcilaso* de Herrera, où le caractère grave de la langue castillane est opposé à la légèreté de l'italien³⁹, développent la même organisation imaginaire. La pensée du poète andalou est sous-tendue par une certitude, faisant partie des mirages tenaces de l'imagination substantielle : la langue reflète l'esprit du peuple qui la parle. Pour Herrera, la langue italienne, féminine, fleurie, a une vénusté naturelle ; la langue espagnole est au contraire abrupte : à l'image du mélancolique asocial décrit par Murillo y Velarde, elle n'a pas une capacité naturelle à plaire, semblant au contraire, sèche, froide, âpre et rugueuse, qualités mélancoliques. Mais, derrière ce réseau d'oppositions, se cache la revendication d'une secrète supériorité de l'espagnol sur l'italien. La gravité est pour Herrera synonyme de substantialité et d'intensité sublime, face à un italien caractérisé par la vacuité :

36. B. GRACIÁN, *Agudeza y arte de ingenio*, éd. Evaristo CORREA CALDERÓN, Madrid, Castalia, 1987, I, p. 46.

37. *Ibid.*, *op. cit. supra* n. 32, p. 738.

38. *Ibid.*

39. *Garcilaso de la Vega y sus comentaristas*, éd., introd. et notes d'Antonio GALLEGO MORELL, Madrid, Gredos, 1972, p. 313. Fernando DE HERRERA, *Obras de Garcilaso de la Vega con Anotaciones de Herrera*, Séville, 1580, p. 74-75.

« La gravité est le propre de ce qui a du poids, elle est une dignité sublime »⁴⁰.
 « La langue toscane est très fleurie, abondante, douce et élaborée; mais elle est licencieuse, lascive, molle [...], dépourvue d'esprit et de force [...]; la nôtre est grave, pieuse, honnête [...], pleine de sentiments; et elle est si copieuse et abondante qu'aucune autre ne peut se vanter de posséder une telle richesse et une telle fécondité »⁴¹.

L'opposition de l'espagnol à l'italien est lisible, chez Herrera, à travers l'opposition homme/femme, essence/apparence. L'espagnol — la langue comme le peuple — est porteur de gravité, de substance; sans se délayer en fioritures inutiles, il exprime immédiatement, par un génie supérieur, la nature des choses. La beauté et la féminité de l'italien sont finalement signes de vacuité⁴²: revendiquer la gravité, la masculinité, l'incapacité à séduire, c'est aussi revendiquer l'esprit et s'attribuer, contre une enveloppe charmeuse, mais vide, la substance, la capacité à cerner et à dire l'être même des choses.

Au xvi^e et au xvii^e siècle, les récits de voyage, comme le texte littéraire, se fondent sur le savoir scientifique qui leur fut contemporain. Celui-ci essaiera de baser objectivement la mélancolie de l'Espagnol sur une donnée physique, le tempérament, mais ne pourra s'empêcher de glisser à son tour vers la fantaisie ou la polémique.

La description de l'Espagnol dans *Examen de ingenios* de Huarte de San Juan est une réplique de la description codifiée du mélancolique admise par le discours scientifique du xvi^e et du xvii^e siècle :

« Les Espagnols : ils sont un peu bruns, ils ont le cheveu noir, ils sont de taille moyenne et la plupart sont chauves; d'après Galien, cette disposition est due à la chaleur et à la sécheresse du cerveau. Et si cela est vrai, ils doivent forcément avoir une mauvaise mémoire et un grand entendement »⁴³.

« Les mélancoliques qui doivent leur mélancolie à la combustion des humeurs ont à la fois un grand entendement et beaucoup d'imagination; mais ils sont tous dépourvus de mémoire. »

« Les mélancoliques qui doivent leur mélancolie à la combustion des humeurs sont variables et inégaux dans leur complexion [...]. Les signes par lesquels on reconnaît ce tempérament sont manifestes. Ils ont un teint olivâtre ou noirâtre [...], le cheveu noir et sont chauves; leur corps est maigre, sec et velu »⁴⁴.

40. F. DE HERRERA, *op. cit. supra* n. 39, p. 242.

41. *Garcilaso de la Vega y sus comentaristas*, *op. cit. supra* n. 39, p. 313. F. DE HERRERA, *op. cit. supra* n. 39, p. 74-75.

42. J. HUARTE DE SAN JUAN, *op. cit. supra* n. 10, p. 162-163.

43. *Ibid.*, p. 415.

44. *Ibid.*, p. 458 et 460, respectivement.

Chauve, maigre, brun, d'un grand entendement mais doué d'une piètre mémoire : les deux portraits de l'Espagnol et du mélancolique se répondent presque terme à terme. La mélancolie espagnole dans l'*Examen* correspond à une espèce particulière de bile noire, chaude et sèche, appelée *cholère aduste*, qui constitue pour Huarte l'origine de l'excellence de l'esprit : « la *cholère aduste*, dont Aristote dit qu'elle rend les hommes très sages »⁴⁵. La revendication du tempérament mélancolique devient ainsi revendication de l'excellence intellectuelle, de la subtilité ingénieuse, opposant l'Espagne aux nations du Nord :

« Cherchant à définir l'intelligence des hommes d'après le climat de la région qu'ils habitent, Galien dit que ceux qui habitent au Nord sont tous dépourvus d'entendement, et que ceux qui sont situés entre le Nord et les régions torrides sont très sages. Cette dernière situation correspond très exactement à celle de notre région [l'Espagne] [...]. Aristote affirme la même chose, lorsqu'il se demande pourquoi ceux qui habitent les zones très froides ont moins d'entendement que ceux qui naissent dans les régions plus chaudes ; dans sa réponse, il flétrit les Flamands, les Allemands, les Anglais et les Français, en disant que leur esprit est analogue à celui des ivrognes, ce qui les rend incapables de s'interroger sur la nature des choses ou de la connaître, en raison de l'humidité de leur cerveau [...]. Car en matière de dialectique, de philosophie, de théologie scolastique, de médecine et de droit, un Espagnol dira bien plus de choses subtiles, dans la langue rude qui est la sienne, qu'un étranger »⁴⁶.

Huarte développe ainsi, dans un discours qui se veut pourtant scientifique, une rêverie poétique, caractéristique du discours sur l'Espagnol mélancolique, fondée sur l'opposition de deux réseaux d'images : d'un côté, se dresse l'humidité des gens du Nord, comprise comme liquéfaction, voire déliquescence de l'esprit dans un excès de matière veule et inintelligente ; de l'autre, s'érige l'Espagne, nation de la substance ramassée sur elle-même, pays de la vérité et de l'essence face à la vacuité imbécile du Nord, « la vaine loquacité et le bavardage des théologiens allemands, anglais, flamands et des autres peuples du Nord »⁴⁷. L'éloge le plus clair du tempérament mélancolique chaud ou tempéré, celui de l'Espagnol, se trouve indubitablement chez Vives, qui attribue à cette complexion toutes les qualités :

« Si la bile noire est mêlée à des effluves subtils et clairs, elle engendre une excellence particulière dans l'exercice de la raison, du jugement, dans la pru-

45. *Ibid.*, p. 372.

46. *Ibid.*, p. 414-417.

47. *Ibid.*, p. 451.

dence et la sagesse. Ces esprits approfondissent, construisent et découvrent beaucoup de choses avec une grande clairvoyance »⁴⁸.

Plus d'un siècle plus tard, le médecin Murillo y Velarde rapporte, dans l'*Aprobación de ingenios* (1672), l'opinion selon laquelle les Espagnols sont ingénieux en raison de leur tempérament mélancolique : les plus mélancoliques, et les plus doués intellectuellement, seraient ceux nés près de Cordoue⁴⁹.

Il existe au xvii^e siècle une rivalité permanente entre la France et l'Espagne liée à une conjoncture historique où les deux pays et leurs monarques se disputent une position hégémonique en Europe. Cette hostilité radicale est visible, par exemple à travers l'opposition des « styles » et des goûts que chaque pays s'attribue et défend⁵⁰ : chacune des deux nations revendique, face à l'autre, une supériorité politique, intellectuelle, religieuse — l'Espagne se présente comme le champion du catholicisme — et même, stylistique. L'imaginaire collectif développe une opposition radicale entre la France et l'Espagne, voyant en ces nations deux pôles axiologiquement inconciliables⁵¹. Les relations entre la France et l'Espagne, et l'image que chaque pays a de l'autre, sont marquées par une mutuelle hostilité qui se fait sentir dans tous les domaines. Le *topos* de l'Espagnol mélancolique s'intègre dans ce système de représentations et se teinte, selon la nationalité de l'auteur qui l'utilise, de significations bien différentes. C'est dans ce contexte polémique, celui des satires anti-espagnoles et de la controverse sur les mariages espagnols des rois de France, que s'écrit *La Antipatía de Franceses y Españoles* (1617) du docteur Carlos García, qui développe une caractérisation contrastée des Français et des Espagnols :

48. Luis VIVES, *Tratado del alma (De Anima et vita)*, in *Obras completas*, éd. Lorenzo RIBER, Madrid, Aguilar, 1948, vol. II, p. 1202.

49. T. MURILLO Y VELARDE, *op. cit. supra* n. 18, fol. 38 r^o et v^o.

50. Sur ce sujet : Mercedes BLANCO, *Les Rhétoriques de la pointe. Baltasar Gracián et le conceptisme en Europe*, Paris, Champion, 1992, p. 71 sq.

51. François DE LA MOTHE LE VAYER pousse jusqu'à ses dernières limites cette opposition dans le *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouvent entre certaines nations et singulièrement entre la Française et l'Espagnole* (1631), in *Œuvres*, 3^e éd., Paris, Augustin Combé, 1662, où chacune des deux nations représente une « humeur » et un « principe » politique et métaphysique opposés. D'une opposition circonstancielle, due aux contingences historiques, La Mothe Le Vayer fait un antagonisme naturel, essentiel. Sur l'opposition entre la France et l'Espagne au xvii^e siècle, chez Quevedo et Gracián, voir Benito PELEGRIN, « Les Français dans *La hora de todos* de Quevedo et dans le *Criticón* de Baltasar Gracián. De la satire à l'allégorie », in *La Contestation de la société dans la littérature espagnole du Siècle d'Or*, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, 1981 et Asensio GUTIÉRREZ, *La France et les Français dans la littérature espagnole. Un aspect de la xénophobie en Espagne (1598-1665)*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1977.

« Les Espagnols sont très nonchalants et les Français très vifs. Les Français sont très rapides, les Espagnols sont lourds. Les Français sont très gais et joyeux, les Espagnols sont extrêmement chagrins et mélancoliques »⁵².

L'opposition de l'Espagne à la France s'élabore, chez le docteur García, à travers la constitution de deux réseaux opposés de qualités : l'Espagnol présente les attributs codifiés du mélancolique, qualités analogues à celles de la bile noire, substance tenace, sombre, lourde, condensée et astringente, métaphoriquement repliée sur soi. En conséquence, les Espagnols sont taciturnes, avares, réfléchis, râblés, têtus, « timides et renfermés », caractérisés par la gravité⁵³. Le Français possède les qualités opposées : grande taille, maigreur, teint clair, libéralité, faconde, impatience, inconstance⁵⁴. Ainsi se bâtit, dans l'imaginaire, une construction cohérente qui répartit les deux peuples dans des catégories opposées, et où chaque trait national repose sur l'opposition préétablie introversion/extraversion : l'Espagnol, à l'image de la bile noire concentrée et astringente, se retire en lui-même ; au contraire, le Français s'éparpille et s'étale. Attribuer la mélancolie à l'Espagnol revient, chez le docteur García, à lui octroyer — et à s'attribuer à soi-même — des valeurs d'intériorité face à un Français brillant mais vain, ainsi qu'à excuser le retard économique de l'Espagne en alléguant la nature contemplative de ses habitants :

« L'entendement des Français appréhende très vite les choses [...], mais il ne dépasse pas ce stade et ne pénètre pas dans des réflexions plus profondes [...]. L'entendement des Espagnols, au contraire, est lent à appréhender ce qui est difficile, mais une fois qu'il l'a cerné il s'y fixe et en tire cent mille conséquences, explorant ses moindres zones d'ombre. L'entendement espagnol est tout à fait spéculatif car il ne recherche que la contemplation des choses, sans subsumer celle-ci à une activité servile ou manuelle. Et ainsi, on trouvera très peu d'Espagnols exerçant un métier manuel »⁵⁵.

Le texte scientifique devient ainsi le lieu d'une polémique, et l'attribution de la mélancolie de l'Espagnol se mue en revendication d'une supériorité

52. Carlos GARCÍA, *La Oposición y conjunción de los dos grandes Luminares de la Tierra o La Antipatía de Franceses y Españoles*, éd. Michel BAREAU, Université d'Alberta (Canada), Alta Press, 1979, p. 232.

53. *Ibid.*, p. 204 et 200, respectivement.

54. *Ibid.*, p. 232-234 : « Les Espagnols sont petits, les Français sont grands, les Espagnols ont le teint un peu brun, les Français l'ont blanc. Les Espagnols ont le cheveu noir, les Français sont pour la plupart blonds ou roux. Les Français portent le cheveu long, les Espagnols le portent court. Les Français ont la jambe fine, les Espagnols l'ont épaisse [...]. Les Français sont audacieux, les Espagnols timides. Les Français sont emportés, les Espagnols réfléchis. Les Français sont libéraux, les Espagnols très économes. »

55. *Ibid.*, p. 223.

rité. Il y a chez l'écrivain espagnol une complaisance à revendiquer la mélancolie, que B. Joly avait déjà remarquée :

« [les Espagnols] soutiennent aussy que la chaleur et seicheresse de leur complexion, qui cause leur noir extérieur, les advantage par dessus nous [les Français] [...]. Pour le reste, ilz disent que leurs mœurs et humeurs engendrés de ceste seicheresse, que l'on nome atrabiliaires, les rendent melancoliques, taciturnes, sages, prudents en conseil, graves, severes, religieux, coleriques, guerriers de consequent et patiens du travail »⁵⁶.

Mais si B. Joly attribue la mélancolie à l'Espagnol, il s'attache à en donner une interprétation négative — loin d'être supériorité intellectuelle, elle n'est que paresse, folie, fausse vertu et hypocrisie⁵⁷ —, montrant par là que ce thème est inséparable d'un contexte apologétique et du thème controversé du retard de l'Espagne :

« En voilà beaucoup. Premièrement quand [*sic*] à la mélancolie, pour laquelle, disent-ilz selon Aristote, ceulx qui la possèdent sont ingenieux ; mais on repond qu'il n'entend de la melancolie aduste, comme est celle des Espagnolz, mais du sang ou humeur sanguin déclinant à melancolie [...]; [...] le docteur Huarte, en son *Examen de ingenios*, où il advantage à cause d'icelle [la mélancolie] en entendement par dessus tous les François, Allemans, Anglois et autres du Septentrion les Espagnolz, tenant pour chose resoluë que la seicheresse et chaleur qui les rend plus noirs, les recompense en grandeur d'esprit [...] combien que l'experience montre qu'ils n'en ont pas davantage que les autres »⁵⁸.

« La melancolie d'Espagne paroist bien plus et les effectz de ceste humeur atrabiliaire aux hospitaux, remplis de folz, touchés au cerveau, qui ont les foibles entendemens desmis et transportez du siege de la raison. C'est bien loing de les rendre plus raisonnables »⁵⁹.

Le ton, celui du pamphlet, est donné : développé par des auteurs hispaniques ou pas, le thème de la mélancolie espagnole sera désormais teinté

56. *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne, op. cit. supra* n. 15, p. 155-156.

57. *Ibid.*, p. 160 : « la gravité et severité sont autres vertus particulieres des castillans et dont plusieurs d'entre eux se parent fort, quand ilz s'y peuvent tenir sans en sortir ; car ceste façon et contenance, composée à modestie, affectée en tristesse, l'on imite du visage de la vertu. Les presidens et conseillers la guardent sur fleurs de lys, et tous ceulx qui vacquent à sérieuses affaires les contrefont. Mais il n'y a rien si aisé au monde que de tromper le monde soubz ceste apparence, à cause du voisinage du vice, qui le fait passer pour vertu, si l'on n'est fin pour savoir discerner. Soubz ceste gravité apparente des Espagnolz, combien sont ilz fastueux, superbes, enflés, orgueilleux, austers, arrogans, altiers, insupportables ! »

58. *Ibid.*, p. 156. À la suite de ce passage, B. Joly développe un véritable pamphlet contre les livres et le maniement du latin chez les Espagnols, visant à prouver l'infériorité de l'Espagne face à la France sur tous ces points.

59. *Ibid.*, p. 158.

d'une nuance polémique, devenant inséparable d'une perspective nationaliste.

Malgré un parti pris de lutte contre le savoir et les clichés admis, Philosophes et *Ilustrados* du XVIII^e siècle développeront aussi le genre traditionnel de caractérogie des nations. Saint-Simon s'y livre à plusieurs reprises dans ses *Mémoires*, où il évoque la « gravité espagnole »⁶⁰. Montesquieu dans les *Lettres persanes* décrit un Espagnol grave et pensif, une Espagne figée et désolée :

« La gravité est le caractère brillant des deux nations [l'Espagne et le Portugal] [...]. On conçoit aisément que des peuples graves et flegmatiques comme ceux-là peuvent avoir de l'orgueil : aussi en ont-ils. [...]. Ils disent que le Soleil se lève et se couche dans leur pays ; mais il faut dire que dans sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées et des contrées désertes.

Je ne serais pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Espagnol qui voyagerait en France : je crois qu'il vengerait sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif ! »⁶¹.

Dans un article captivant et très documenté, Michel Dubuis fait état de nombreux textes français et espagnols du XVIII^e siècle affirmant la gravité espagnole⁶². On peut y ajouter ce passage de Voltaire, décrivant une Espagne envahie par la tristesse, atone et oisive :

« Tout le monde jouait de la guitare, et la tristesse n'en était pas moins répandue sur la face de l'Espagne. Les pratiques de dévotion tenaient lieu d'occupation à des citoyens désœuvrés »⁶³.

Le *Teatro crítico* de Feijoo sacrifie lui aussi à la tradition littéraire de la typologie des nations, et attribue à l'Espagnol une nonchalance toute saturnienne : « Ainsi il est clair que les Italiens et les Français sont plus agiles que les Espagnols »⁶⁴. Dans la perspective critique et réformatrice propre aux Philosophes du XVIII^e siècle, soucieux d'améliorer les réalités économiques et politiques, la mélancolie espagnole apparaîtra en premier lieu comme une blâmable léthargie du pays, enregistrée par Jovellanos :

60. LOUIS DE ROUVROY, duc de SAINT-SIMON, *Mémoires*, éd. CHÉRUÉL, Paris, Hachette, 1878, t. XII, p. 264 et 364.

61. Charles DE SECONDAT, baron DE MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, éd. Paul VERNIÈRE, Paris, Garnier, 1975, p. 163-168.

62. Michel DUBUIS, « La "gravité espagnole" et le "sérieux". Recherches sur le vocabulaire de Cadalso et de ses contemporains », *Bulletin hispanique*, t. LXXVI, janv.-juin 1974, p. 5-91. L'article cite notamment des textes tirés de Rousseau, Cadalso, du P. Isla, de Torres Villarroel, ainsi que des instructions officielles données aux ambassadeurs français en Espagne.

63. François Marie AROUET, dit VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, in *Œuvres complètes*, Paris, Delangle frères, 1828, vol. XXIV, p. 13.

64. Benito Jerónimo FEIJOO, *Teatro crítico universal*, éd. Giovanni STIFFONI, Madrid, Castalia, 1986, p. 193.

« Comment se fait-il que, dans la plupart des villages d'Espagne, on ne se divertisse jamais ? [...]. Les jours les plus solennels, au lieu de la joie et de l'agitation qui devraient annoncer le contentement des habitants, on voit régner dans les rues et sur les places une inaction paresseuse, un triste silence que l'on ne peut remarquer sans éprouver de l'étonnement ou de la pitié. Si quelques individus sortent de leurs maisons, on dirait que c'est parce que l'ennui et l'oisiveté les en chassent, les entraînant vers l'aire, vers le calvaire, vers la place, aux portes de l'église, au coin d'une rue, où ils demeurent, le visage enfoui dans leurs capes, assis, ou errant çà et là, sans but ni objectif; ils y passent, tristement, des après-midi entières, sans se distraire ni se divertir. Et si à cela on ajoute le dénuement et la saleté des villages, la pauvreté et la négligence de leurs habitants, l'atmosphère triste et silencieuse, la paresse, l'absence d'union et de mouvement que l'on remarque partout, qui donc ne serait surpris et attristé à la vue d'un si étrange phénomène ? »⁶⁵.

Paralyse, *taedium*, paresseuse langueur : la mélancolie permet à Jovellanos de fustiger l'immobilisme politique et économique. Pour les Français, la mélancolie de l'Espagnol, signe d'un pays sclérosé et arriéré, est essentiellement blâmable et s'insère dans une vision polémique de l'Espagne. En revanche, pour les Espagnols, la gravité mélancolique, loin d'être seulement négative, est chez Feijoo et Cadalso synonyme d'authenticité et de constance :

« Les Espagnols sont graves, les Français sont gais. Les Espagnols sont renfermés et les Français ouverts. Les Espagnols sont constants, les Français légers »⁶⁶.

Chez Cadalso, qui oppose « la gravité espagnole et la légèreté française », la gravité devient une valeur nationale, qu'il défend, dans un contexte clairement polémique, contre la vision péjorative qu'en donne Montesquieu⁶⁷. De même, dans une lettre à Fray Martín Sarmiento, un correspondant de Feijoo, Juan Luis Roche, évoque « la réserve et la gravité des Espagnols, que leur envient les autres Nations »⁶⁸. La revendication de

65. Gaspar Melchor de JOVELLANOS, *Memoria para el arreglo de la policía de los espectáculos y diversiones públicas, y sobre su origen en España. Informe sobre la ley agraria*, éd. José LAGE, Madrid, Cátedra, 1977, p. 118.

66. *Teatro crítico universal*, op. cit. supra n. 64, p. 171.

67. José de CADALSO, *Cartas marruecas*, éd. Lucien DUPUIS et Nigel GLENDINNING, Londres, Tamesis Books, 1966, lettre LXXX, lignes 24-26. Voir aussi la *Defensa de la Nación española contra la carta persiana LXXVIII de Montesquieu*, éd. Guy MERCADIER, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, 1970, p. 16.

68. *Cartas de personajes y literatos a Fr. Martín Sarmiento (1733-1771)*, Madrid, Real Academia de la Historia, ms 9-29-1-5762, fol. 179. J'emprunte cette référence à M. DUBUIS, art. cit. supra n. 62, p. 38.

la mélancolie n'est pas seulement, dans une perspective réformatrice, le moyen d'une critique du pays : elle devient, dans un XVIII^e siècle caractérisé par l'infléchissement apologétique du thème hispanique et par un complexe d'infériorité marqué chez les écrivains espagnols⁶⁹, un instrument de revendication nationaliste, s'intégrant dans la perspective d'une défense de l'Espagne.

Caractérisé par l'éveil des nationalismes, le XIX^e siècle recherche en chaque pays ce qu'il peut avoir de typique. Le discours romantique, marqué par une égale fascination pour l'Espagne et pour la mélancolie, développera à l'envi le portrait de l'Espagnol mélancolique. Séduit par le paysage espagnol, le romantisme lui prête les qualités psychologiques de ses habitants — silence, tristesse, gravité, dénuement saturnien :

« Au loin, la terre ressemble au paysan espagnol. Nue comme lui, elle s'étale au soleil dans son manteau troué d'ivraie. Elle est silencieuse comme lui ; nul ramage d'oiseau, nul babil de ruisseaux ni de feuillage. Sobre comme lui, la rosée seule la fertilise »⁷⁰.

Dumas père décrit les enfants castillans comme « de petits spectres graves et maigres, drapés dans des haillons »⁷¹ ; Stendhal attribue à l'Espagnol le caractère sombre et ombrageux « du tempérament bilieux poussé à l'extrême »⁷², et Custine conclut :

« Le fond du caractère espagnol me paraît être une tristesse passionnée dont les intervalles sont marqués par des accès de gaieté également passionnés. Voilà ce qu'expriment merveilleusement le langage, les arts, et surtout la musique du pays »⁷³.

Même si, pour les romantiques, la mélancolie est signe de richesse intérieure, comment ne pas voir aussi, à travers cette Espagne romanesque et onirique, développée par les étrangers, où la valeur intérieure est en rapport inverse avec la pauvreté matérielle, un pays en retard ? La génération de 98, qui s'interrogera longuement sur ce thème, ne laissera pas de développer cette double valeur de la mélancolie typique (et topique) de l'Espagnol : richesse spirituelle et carence matérielle.

69. Antonio MESTRE, « La imagen de España en el siglo XVIII : apologistas, críticos y detractores », *Arbor*, 448, mai 1983, p. 49-73.

70. Edgar QUINET, *Mes vacances en Espagne*, in *Œuvres complètes*, 11 vol., Paris, 1857, vol. IX, p. 152-153.

71. Alexandre DUMAS père, *De Paris à Cadix*, in *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1897, vol. II, p. 42, cité par L.-F. HOFFMANN, *op. cit. supra* n. 5, p. 73.

72. Henri BEYLE, dit STENDHAL, *Napoléon*, in *Œuvres complètes*, éd. Henri MARTINEAU, Paris, 1927-1937, vol. XLIX, p. 152, cité par L.-F. HOFFMANN, *op. cit. supra* n. 5, p. 73.

73. Marquis de CUSTINE, *L'Espagne sous Ferdinand VII*, Bruxelles, 1838, vol. II, p. 11, cité par L.-F. HOFFMANN, *op. cit. supra* n. 5, p. 75.

Dans un xx^e siècle qui croit encore à l'idée de caractère des nations⁷⁴, les écrivains dits « de la génération de 98 » sont parmi ceux qui ont le plus développé le thème de la mélancolie de l'Espagnol. Pour Azorín — dont *La Voluntad* s'ouvre sur une « cité triste », emblématique d'une Espagne douloureuse⁷⁵ — la mélancolie espagnole est d'abord assoupissement d'un pays qui a abdiqué devant l'action, inertie et laisser-aller. Mais elle est aussi lucidité douloureuse et sentiment tragique de la vie :

« La vie dans les villages, pense Azorín, [...] est une vie plus claire, plus longue et plus douloureuse que celle qui se déroule dans les grandes villes. Le danger de la vie au village consiste en ce que l'on se sent vivre, ce qui est le tourment le plus terrible [...]. Sentir que l'on vit est ce qui rend la vie triste. La mort semble être la seule préoccupation de ces villages, en particulier de ceux de la Manche, si austères »⁷⁶.

Pour Azorín, qui avait du reste écrit un article intitulé « La Tristeza española » (publié dans l'unique numéro d'un journal éphémère, baptisé *Mercurio*, le 3 mars 1901, fondé par Baroja et lui-même), la mélancolie de l'Espagne est à l'image de ses villes et villages, de son paysage, et se reflète dans son art :

« Quand nous arrivons au terme de notre voyage, peut-être dans un village vétuste de la région de Tolède, ou de Ciudad Real, ou d'Albacete, ou de Valladolid, ou de Burgos, ou de León; quand nous parcourons les vieilles rues tortueuses, sordides [...]; quand nous passons de longues heures au cercle du village, contemplant les visages opaques, inexpressifs, sombres, mélancoliques, anxieux des vieux et extatiques gentilshommes; quand [...] nous regardons la plaine infinie, rougeâtre, sèche, monotone, désespérée, une seule obsession, oppressante, tenace, pèse sur notre esprit accablé : "Comment peuvent vivre ces Espagnols ?" »⁷⁷.

« Azorín [...] réfléchit sur la tristesse de ce peuple espagnol, sur la tristesse de ce paysage. "On parle, pense Azorín, de l'allégresse espagnole, et il n'y a rien de plus désolant et mélancolique que cette terre d'Espagne. Le paysage est triste et l'art est triste [...]. La tristesse de notre art est une tristesse désolante [...]. Entre une page de Quevedo, un tableau de Zurbarán et une statue d'Alonso Cano, la correspondance est parfaite. Et entre ces pages, ces tableaux, ces statues et ce paysage castillan, aux failles brusques et aux étendues immenses et désertes, l'affinité est logique et parfaite" »⁷⁸.

74. Sur ce point, voir, en part., Angel GANIVET, *Idearium español*, 1896, in *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1961, I, p. 288.

75. José MARTÍNEZ RUIZ, dit AZORÍN, *La Voluntad*, éd. E. INMAN FOX, Madrid, Castalia, 1982, p. 63 et 85, respectivement.

76. *Ibid.*, p. 184.

77. AZORÍN, *Los Pueblos. La Andalucía trágica y otros artículos (1904-1905)*, éd. José María VALVERDE, Madrid, Castalia, 1973, p. 211.

78. *Id.*, op. cit. supra n. 75, p. 211-213.

Dans la même veine, Baroja écrivit un essai intitulé *¡Triste país!* où, opposant la France riante à une Espagne *triste*, au double sens de dénue-ment et de mélancolie, il se livre à une critique acerbe du pays :

« Ces journaux français qui disent que l'Espagne est un triste pays ont raison, tout à fait raison. L'Espagne est un triste pays [...]. Tous nos produits matériels sont durs, âpres, désagréables. Le vin est grossier, la viande est mauvaise, les journaux ennuyeux et la littérature triste »⁷⁹.

Comme Azorín, Machado s'attache à « filtrer la grande hypocondrie de l'Espagne »⁸⁰, décrivant une Espagne morne, stérile et prostrée, en étroite relation avec son paysage, mais ne manquant pas de grandeur :

« Ô terre triste et noble
des hauts plateaux, des solitudes et des rocaïlles,
des champs sans labours, sans ruisseaux ni arbres ;
cités décrépites, chemins sans auberges,
et paysans ébahis sans danses ni chansons. »
« Cet homme du cercle provincial
[...] a le teint fané, le cheveu blanc,
les yeux voilés par la mélancolie ;
sous la moustache grise, des lèvres qui marquent l'ennui,
et une triste expression qui n'est pas une expression de tristesse,
mais quelque chose de plus et de moins à la fois : le vide [...].
Cet homme [...]
de la souche hispanique
n'est pas un fruit mûr ni pourri,
c'est un fruit vain »⁸¹.

L'essai de Miguel de Unamuno *De las tristezas españolas : la acedia* affirme longuement une mélancolie distinctive de l'homme espagnol, la reliant non sans clairvoyance à l'isolement de la Péninsule, couvent clos envahi par l'*acedia*, et au complexe d'infériorité de ses habitants :

« Pourquoi y a-t-il en Espagne tant d'esprits aigris ? [...] *Désespérés*, c'est cela, *désespérés* [...]. Et *désespérés*, par *désespérance*, c'est ainsi que sont beaucoup de nos *acédieux* [...]. Triste vie espagnole, vie de nobles et de licenciés, de

79. Pío BAROJA, *¡Triste país!*, in *Obras completas*, Madrid, Biblioteca Nueva, t. V, 1948, p. 48-49.

80. Antonio MACHADO, *Poesía y prosa*, éd. Oreste MACRÍ, Madrid, Espasa Calpe/Fundación Antonio Machado, 1989, t. II, p. 591.

81. *Ibid.*, p. 494 et 559-560, respectivement.

gueux et de mendiants sages ! Que d'espérances écrasées dans l'œuf ! Que d'intelligence dissoute dans un triste crépuscule d'acédie et de désillusion ! »⁸².
« Pourquoi dans ce vaste couvent qu'est l'Espagne, dans ce cloître national, se développe tant l'acédie ? Car il y a ici une acédie civile ou séculaire »⁸³.

Ce thème se trouvait déjà annoncé dans d'autres essais unamuniens, où la mélancolie espagnole, hypocondrie morbide ou ignorance saturnienne, est l'instrument d'une critique de la situation culturelle du pays :

« Il me semble, avant tout, que nous ne souffrons pas peu d'hypocondrie collective ou sociale [...]. On répète "nous sommes perdus, aucune régénération n'est possible ici", avec une certaine délectation morbide »⁸⁴.
« Chaque éloge que l'on lit dans les journaux, sur le sérieux du public espagnol, rend triste, car ce sérieux, c'est celui de l'âne ; [...] car le peuple est triste plutôt que sérieux »⁸⁵.

De même, Ganivet, définissant le mode d'être espagnol en termes d'*abulia* et de paralysie pathologique empruntés aux aliénistes⁸⁶, se fait, comme autrefois Huarte ou La Mothe Le Vayer, le clinicien de l'humeur espagnole. Mais l'*acedia*, qui caractérise pour Unamuno le Licencié de Verre cervantin, n'est pas seulement péjorative, elle est aussi sagesse et suprême lucidité⁸⁷ : paradoxalement, la mélancolie, instrument d'une critique de l'Espagne, est aussi volontairement revendiquée, tant chez Valle-Inclán⁸⁸ que chez Machado⁸⁹. Elle devient le fondement d'une subtilité particulière de l'esprit : chez Baroja, la douleur est le signe d'un mode d'être supérieur⁹⁰. Chez Machado et Ganivet, la revendication de la mélancolie se lie aux thèmes polémiques du retard scientifique et économique de la Péninsule, mais devient, dans une réaction de dépit, critique du capitalisme et

82. Miguel de UNAMUNO, « De las tristezas españolas : la acedia », dans *España y los españoles I (1897-1919)*, in *Obras completas*, éd. Manuel GARCÍA BLANCO, Madrid, Éd. Afrodisiso Aguado/Vergara, 1958, t. IV, p. 1132-1135.

83. *Ibid.*, p. 1130.

84. M. de UNAMUNO, « De la regeneración : en lo justo », dans *España y los españoles I (1897-1919)*, in *Obras completas*, op. cit. supra n. 82, t. IV, p. 1045.

85. Id., « Renovación », dans *España y los españoles I (1897-1919)*, in *Obras completas*, op. cit. supra n. 82, t. IV, p. 1027.

86. Angel GANIVET, *Idearium español*, in *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1961, I, p. 286-289.

87. Op. cit. supra n. 82, p. 1131.

88. Ramón DEL VALLE-INCLÁN, *Rosa de melancolía*, in Gustavo CORREA, *Antología de la poesía Española 1900-1980*, 2 vol., Madrid, Gredos, vol. I, p. 165.

89. Antonio MACHADO, *Soledades*, in G. CORREA, op. cit. supra n. 88, p. 128-129 : « C'est une après-midi d'automne grise et morne./ décrépite comme mon âme./ et cette vieille angoisse/ qui habite mon habituelle hypocondrie/ [...] / Je vais ainsi, ivre, mélancolique./ guitariste lunatique, poète. »

90. P. BAROJA, *Sufrir y pensar*, in op. cit. supra n. 79, t. VIII, 1951, p. 865-866.

censure des pays développés du Nord de l'Europe, riches mais sans âme⁹¹ : la richesse spirituelle est en rapport inverse avec la pauvreté matérielle (« je reconnais la supériorité spirituelle des terres pauvres du Haut Douro »⁹²). S'attribuer la mélancolie, la douleur intérieure, c'est s'attribuer l'authenticité, la supériorité spirituelle, face à une Italie frivole⁹³ ou à un peuple français, « spirituellement épuisé », caractérisé par la vacuité et la « fausseté »⁹⁴. La mélancolie, notion elle-même ambiguë dans l'histoire de la pensée, source des pires maux comme des plus hautes dispositions de l'esprit, devient le lieu où s'exprime l'ambivalence de la démarche des écrivains de la génération de 98 : critique de leur pays, mais en même temps attachement à leur nation et volonté de la défendre vis-à-vis des attaques étrangères.

Jusque sous le franquisme, la poésie et l'essai postulent une Espagne mélancolique :

« Ô Espagne, combien tu me sembles vieille et sèche [...].
Combien tes hommes me semblent tristes [...].
Tu leur demandes de mettre leur âme en costume de fête.
Tu ne sais pas qu'ils portent le deuil,
Qu'ils portent sur eux le poids de ton achèvement
Qu'ils voient, impassibles, arriver à la mort
En jouant de leurs graves guitares.
Ô Espagne, combien tu me sembles triste »⁹⁵.

Définie en termes de deuil, la tristesse attribuée à l'Espagne devient le support d'une critique de l'immobilisme espagnol, mais est aussi décrite comme un mode d'être primordial : « la tristesse est antérieure à l'homme, elle est la terre de l'homme »⁹⁶. Les essayistes développent plus amplement

91. A. GANIVET, *Granada la bella*, in *Obras completas*, op. cit. supra n. 86, t. I, 1961, p. 96-99 : « [Les Espagnols] nous ne pourrions jamais concevoir les affaires de manière sérieuse, comme les Anglais, et tout ce que nous ferons sera transitoire [...]. Notre force est dans notre idéal, avec notre pauvreté, non dans une richesse sans idéaux » ; « Sommes-nous incapables d'exploiter les richesses ? Nous manque-t-il l'aptitude nécessaire au développement des sciences appliquées ? Non, rien ne nous manque : nous en avons même en trop, ce qui revient au même [...]. Il n'existe pas de science espagnole, affirme une sommité officielle [...]. Nous n'avons inventé aucune machine remarquable, nous n'avons découvert aucun astre nouveau ni même aucun microbe important [...]. C'est vrai. [...] Comment voulez-vous que celui qui s'est élevé une fois vers les régions de l'idéal puisse ensuite passer son temps à examiner les circonvolutions du cerveau ? [...] Notre science réside dans notre mystique [...] car notre nature a toujours éprouvé de la répugnance vis-à-vis de la science subalterne. »

92. A. MACHADO, *Antología de su prosa*, 3^e éd., Madrid, Éd. Cuadernos para el Diálogo, 1972, vol. I, p. 103.

93. P. BAROJA, *Ciudades de Italia*, in op. cit. supra n. 79, t. VIII, 1951, p. 699-798.

94. A. MACHADO, op. cit. supra n. 92, vol. I, p. 142.

95. José HIERRO, « Canto a España », dans *Quinta del 42*, 1953, in G. CORREA, op. cit. supra n. 88, vol. II, p. 328.

96. Luis ROSALES, *La Casa encendida*, 1949, in G. CORREA, op. cit. supra n. 88, vol. II, p. 87.

cette démarche, où la mélancolie noire, négative — *acedia* paresseuse, paralysie du corps et de l'esprit, stérilité impuissante — se mue en *melancholia generosa*. Dans un essai sur la psychologie des nations, Madariaga oppose, à l'instar d'Herrera, la langue italienne, abondante mais insubstantielle, à l'espagnol, sobre, grave, voire bourru, mais porteur de substance et de spiritualité⁹⁷. L'homme espagnol y est défini par un caractère renfermé, une indifférence apathique mais résultant d'une vision supérieure :

« [...] la fameuse indifférence espagnole. Indifférence, paresse, passivité, visages d'une vie passionnelle qui se laisse tirer vers le bas [...]. Les actes et les idées ne sont que des petits cailloux et des taches de lumière sur le chemin de la vie. [...] Dans la contemplation de ce spectacle, la volonté néglige le détail des actes »⁹⁸.

Essentiellement contemplatif, aux multiples caractéristiques mélancoliques, l'Espagnol dépeint par Madariaga se situe au-delà de l'action, ce qui permet d'excuser ses faillites dans le champ matériel :

« Pour l'Espagnol, la vie est avant tout esthétique et passive. Les autres avancent sur la voie du progrès ; lui demeure immobile, peut-être habité par la sensation inconsciente que les autres cheminent vers un état qu'il atteindra par l'intuition »⁹⁹.

Face au Français caractérisé par la rationalité, mécanique rigoureuse mais vide, l'Espagnol, être de la substance et de l'intuition, a partie liée avec le génie, et sa paresse mélancolique est à la mesure de ses capacités intellectuelles supérieures : « la pensée espagnole participe, donc, de l'essence du génie »¹⁰⁰.

J. J. López Ibor développe un cheminement similaire, où l'Espagnol, caractérisé par la souffrance intérieure, l'épine dans la chair, est identifié à Don Quichotte et au *Caballero de la mano en el pecho* du Greco, « la plus haute expression de l'esprit espagnol »¹⁰¹, interprété par Baroja comme l'incarnation mélancolique de l'Espagne :

« C'est un jeune chevalier, au beau visage, pâle, avec de grands cernes noirs [...]. Les yeux du chevalier sont grands, tristes, pleins de résignation ; ce sont les yeux d'un halluciné ou d'un somnambule, des yeux qui regardent et

97. Salvador de MADARIAGA, *Inglese, Franceses, Españoles. Ensayo de una psicología colectiva comparada*, Madrid, Espasa Calpe, 1931, p. 144.

98. *Ibid.*, p. 66.

99. *Ibid.*, p. 296-297.

100. *Ibid.*, p. 105.

101. Juan José LÓPEZ IBOR, *El Español y su complejo de inferioridad*, Madrid, Rialp, 1954, p. 180.

qui ne voient pas, absorbés par la contemplation du monde intérieur. Ses pupilles semblent chercher avec un désir douloureux quelque chose qui calmerait l'angoisse de son esprit et qui éluciderait, dans les ombres, les grands et étranges mystères que personne n'a déchiffrés ni ne déchiffrera »¹⁰².

Dès lors, l'Espagnol apparaît voué à l'esprit et à l'essence : « l'Espagnol : l'homme vertical. L'homme de l'essence »¹⁰³. Caractérisé par « la substantialité de l'esprit »¹⁰⁴, il est doué d'une sensibilité privilégiée qui lui permet l'accès à la transcendance et à la spiritualité.

La revendication de la mélancolie, muée en défense de l'hispanité, conserve ainsi, chez ces auteurs, des accents proches de ceux de la génération de 98. L'essai *España invertebrada* d'Ortega y Gasset développe, à l'instar de l'*acedia* revendiquée par Unamuno et de l'*abulia* de Ganiwet, l'image d'une Espagne figée, dévorée par le néant, en proie à une langueur pathologique. A. Castro reprend à son tour, dans un essai visant à définir la « psychologie existentielle des peuples »¹⁰⁵, l'idée d'une mélancolie consubstantielle à l'être espagnol :

« L'Espagne n'a jamais été absente d'Europe et cependant sa physionomie a toujours été particulière [...]; une observation psychologique subtile sait nuancer ce qu'elle voit en elle : chez ses habitants, de l'arrogance, de la mélancolie, du scepticisme et de l'acrimonie vis-à-vis des étrangers. »

« Il suffit de nous situer dans cette façon de voir pour percevoir tout de suite que le meilleur de l'histoire de l'Espagne dans ses dernières années est tout entier teinté, déterminé, par une vieille tradition mélancolique [...] car cela fait des siècles que l'histoire de l'Espagne consiste en un désir de ne plus être soi, d'échapper à soi-même »¹⁰⁶.

Face aux autres peuples, caractérisés par une supériorité dans le domaine matériel, l'Espagnol se définit par une « oisiveté contemplative et seigneuriale » et par un déchirement intérieur (« *vivir desviviéndose* »¹⁰⁷), qui permet à Castro, comme à ses prédécesseurs, d'excuser ce qu'il perçoit comme un isolement, un retard technique, économique et matériel de l'Espagne : « Rien de réellement universel n'existerait dans la civilisation espagnole [...] si l'Espagne s'était incluse dans l'univers de la culture rationnelle et de la prospérité matérielle et pacifique »¹⁰⁸. L'Espagnol est le

102. P. BAROJA, *Cuadros del Greco*, in *op. cit. supra* n. 79, t. VIII, 1951, p. 827.

103. J. J. LÓPEZ IBOR, *op. cit. supra* n. 101, p. 127.

104. *Ibid.*, p. 135-136.

105. Américo CASTRO, *España en su historia. Cristianos, moros, judíos*, Barcelone, Crítica, 1983, p. 12.

106. *Ibid.*, p. 20-21 et 26, respectivement.

107. *Ibid.*, p. 21 et 26, respectivement.

108. *Ibid.*, p. 41.

seul, face aux autres nations aliénées par le culte des réalisations matérielles, à posséder des valeurs d'intériorité et une vocation supérieure à la transcendance :

« [en Espagne] ce qui importe, c'est la personne, incluse dans un halo de transcendance [...]. L'Espagnol, enfermé sur lui-même, les yeux fixés sur l'au-delà, vit en s'exprimant soi-même et en représentant sa propre existence. »

« Dans son rapport à la nature, l'Espagnol créait beaucoup et importait abondamment, car son attention s'est toujours projetée non sur l'immédiat, mais vers un au-delà divin ou humain-divin »¹⁰⁹.

Le thème de l'Espagnol mélancolique se développe jusque dans la plus proche actualité. Les écrivains espagnols de la fin du franquisme et de la transition démocratique qui, jusqu'à aujourd'hui, affirment la mélancolie de l'Espagnol, demeurent très liés aux thèmes et schémas de la « génération de 98 ». À l'image d'Unamuno, Azorín ou Baroja, E. Tierno Galván revendique une tristesse constitutive de l'être espagnol :

« Les Espagnols nous avons été, pendant des siècles, possédés par un malaise qui procède de l'asservissement et de la soumission abjecte de la majorité à une minorité [...]. C'est dans l'oisiveté que se manifeste ce malaise qui prend la forme de la tristesse, la tristesse espagnole qui se juxtapose à la vitalité et s'en éloigne »¹¹⁰.

G. Díaz Plaja, auteur d'un long *Tratado de las melancolías españolas*, publié au moment de la transition démocratique, donne à ce thème un développement somme toute assez classique : la mélancolie espagnole est d'abord *acedia*, « abulia », « non-vouloir », « non-savoir », *taedium*, paralysie. Le livre s'ouvre sur une déploration — sur un ton qui rappelle celui des écrivains de la génération de 98 — de l'apathie de l'Espagnol et de son indifférence vis-à-vis de la culture : la mélancolie est ainsi, d'abord, paresse et ignorance saturniennes. Mais cet acédieuse ignorance devient attitude mystique, signe d'un savoir souverain, d'une émotion supérieure et ineffable¹¹¹. L'ensemble du livre de Díaz Plaja joue, comme les écrits antérieurs, sur ces deux registres de la mélancolie dans la culture occidentale : bassesse, paralysie, stérilité, mais aussi vocation spirituelle et supériorité intellectuelle. Le discours par lequel les intellectuels espagnols ont tour à tour revendiqué la mélancolie comme un bien national, manifeste, à travers le temps, une étonnante continuité : il révèle un souci de dénoncer les

109. *Ibid.*, p. 101 et 141, respectivement.

110. Enrique TIerno GALVÁN, *Sobre la novela picaresca y otros escritos*, cité par G. DÍAZ PLAJA, *Tratado de las melancolías españolas*, Madrid, Sala, 1975, p. 94.

111. Guillermo DÍAZ PLAJA, *op. cit. supra* n. 110, p. 19-21.

défaillances du pays, mais aussi une complaisance à revendiquer la mélancolie.

DE L'*ACEDIA* NÉGATIVE À LA REVENDICATION D'UNE SUPÉRIORITÉ

De la typologie des nations et du *topos* de l'Espagnol mélancolique, les écrivains espagnols ne conservent que ce qui concerne et sert leurs desseins. Loin d'être employé dans une perspective désintéressée, le *topos* est au contraire infléchi dans un but polémique. Que les observateurs soient espagnols ou étrangers, l'analyse directe et objective des mœurs des nations est remplacée par l'intention chauvine ou critique. Tant sous la plume des Espagnols que sous celle des étrangers, le thème de la mélancolie de l'Espagnol, se développe, avec une remarquable permanence, dans deux directions privilégiées et opposées. Apparaissant d'abord sous son aspect le plus noir, la mélancolie est perçue comme *acedia*, paresse, nonchalance, stérilité : pour les étrangers, cette interprétation permet d'affirmer la supériorité de leur nation ; pour les Espagnols, toujours dans un dessein polémique, elle permet de dénoncer les failles du pays et de son système politique et social. L'autre interprétation, laudative, de la mélancolie attribuée à l'Espagnol, est liée à la permanence, dans l'histoire culturelle, de la ligne de pensée tracée par le *Problème XXX, 1* attribué à Aristote. Ce texte, d'une portée fondamentale en Occident, liait la bile noire aux plus hautes activités de l'esprit et rattachait le génie à la mélancolie. À partir du *xvi^e* siècle, où se développe un renouveau d'intérêt pour ce texte, l'idée d'une supériorité intellectuelle est toujours, confusément ou non, associée à la mélancolie. Revendiquer la mélancolie conduit ainsi, dans une perspective nationaliste et polémique, à s'attribuer la supériorité spirituelle¹¹², à excuser les carences économiques de l'Espagne, voire à une critique du capitalisme. L'affirmation, par les écrivains de la Péninsule, d'une singularité espagnole fondée sur la mélancolie devient attitude d'autodéfense (fréquente au sein du genre de la caractérologie des nations, mais particulièrement évidente dans le domaine espagnol), par laquelle les intellectuels espagnols ont voulu surmonter le dépit né du sentiment d'une *différence* :

« L'autre dans cette anthropologie [la caractérologie des nations], même s'il est européen, sert fréquemment d'exutoire très commode à la volonté de puissance et d'occasion de se donner une immaculée conscience »¹¹³.

112. A. GANIVET, *op. cit. supra* n. 91, p. 94 : « Tout ce qui est mystique est espagnol. »

113. L. VAN DELFT, *art. cit. supra* n. 6, p. 459.

La revendication de la mélancolie dissimule presque toujours une perspective défensive et polémique, une rhétorique visant à affirmer la dignité de l'Espagne.

Le travail de l'imaginaire.

Autour du thème de l'Espagnol mélancolique, un tissu de motifs et de signes, généré par l'imaginaire culturel à partir de l'ancienne théorie humorale, s'est très tôt développé. Ce réseau, que l'on retrouve de Huarte à Unamuno, est axé en particulier autour des thèmes du noir, de l'intériorité, du retrait sur soi, de la spiritualité, de la substance. La mélancolie est définie dans la médecine classique comme une humeur noire, sèche, concentrée. En l'attribuant à l'Espagnol, le discours lui transmet par là même, au moyen d'une circulation symbolique des attributs, les qualités de la bile noire : à l'humeur sèche correspond un portrait de l'Espagnol maigre, sobre, un Don Quichotte « maigre de corps et sec de visage ». Au noir de l'atrabile s'associent la couleur du vêtement espagnol au Siècle d'Or, un teint sombre, un caractère ténébreux. La bile noire, liquide concentré, donne lieu aux métaphores de la substance et du retour sur soi : l'Espagnol devient l'être de l'essence, de la constance, de l'intériorité.

L'analogie de l'homme et du lieu.

Le discours sur l'Espagnol mélancolique repose sur une autre association essentielle, celle de l'homme et du lieu. Entre les traits psychologiques et les traits physiques d'un espace donné, la caractérologie des nations établit un rapport étroit et élémentaire qui apparaît très tôt : dès les écrits hippocratiques, le tempérament de chaque peuple est déterminé par le climat, les airs et les eaux. La pensée médicale boit là aux sources de l'imagination substantielle qui nourrira les réflexions sur l'identité des peuples jusqu'au xx^e siècle : aux lieux secs et chauds correspondent des êtres desséchés, rabougris, mais pleins de substance, au tempérament mélancolique chaud ou colérique ; aux lieux pluvieux, tempérés ou froids, correspondent des individus froids ou tièdes, au tempérament aqueux, flegmatique ou parfois sanguin. Cette association élémentaire entre l'homme et le lieu apparaît clairement comme un rapport d'*analogie* :

« Pour bien apprendre le caractère du peuple espagnol, il faut d'abord étudier le sol qui l'a vu naître, car la destinée d'un peuple est écrite dans la configuration physique de son territoire et la carte d'un pays vous raconte son histoire »¹¹⁴.

114. Rossew SAINT HILAIRE, « L'Espagne romaine et l'Espagne arabe », *Revue de Paris*, LIII, 1938, p. 219, cité par L.-F. HOFFMANN, *op. cit. supra* n. 5, p. 71.

Les innombrables développements textuels sur l'être espagnol fonctionnent ainsi à partir du principe d'une conformité, créée de toutes pièces par l'imaginaire, entre la terre — sèche, stérile, déserte — et l'homme — mélancolique et grave. Le texte dès lors, n'analyse plus : il rêve, et s'abandonne à l'imagination substantielle, déployant analogiquement une caractérisation morale et psychologique à partir de l'image de l'espace physique. Enfin, le discours sur l'Espagnol mélancolique fait apparaître un certain centralisme castillan : lorsque le tempérament mélancolique de l'Espagnol est affirmé, c'est bien le paysage castillan qui est pris pour modèle.

Don Quichotte, la mélancolie et l'homme espagnol.

On s'est souvent complu — et la génération de 98 y a excellé — à considérer l'être espagnol à travers Don Quichotte¹¹⁵. Or on sait que les traits physiques et psychologiques de l'*ingenioso hidalgo*, comme ceux du Licencié de Verre, correspondent à la caractérisation du mélancolique développée par les textes scientifiques du xvi^e et du xvii^e siècle. Mais bien plus tard encore, le « Caballero de la Triste Figura » continue à être perçu comme le parangon du mélancolique, l'incarnation même de la mélancolie attribuée à l'Espagnol et conférée par analogie à la terre qu'il habite :

« Ce qui a le plus impressionné Cide Hamete dans la figure de Don Quichotte fut sa tristesse, signe et révélation, sans doute de la profonde tristesse de son âme sérieuse, triste et dépouillée comme les paysages de la Manche, d'une solennité auguste et très triste, d'une tristesse reposée et d'un maintien sévère [...]. Les traits mêmes de sa physionomie [de Don Quichotte] sont mélancoliques : la moustache tombante, le nez aquilin, le visage maigre et sec [...]. L'aspect du Chevalier de la Triste Figure était très triste »¹¹⁶.

Cervantès aussi est qualifié de mélancolique — en transférant à l'auteur les qualités du personnage par une démarche de l'imaginaire qui caractérise la plupart des développements textuels sur l'Espagnol mélancolique¹¹⁷. La revendication de la mélancolie espagnole se développe ainsi de manière privilégiée à travers les figures de Don Quichotte, du Licencié de Verre¹¹⁸

115. M. DE UNAMUNO, *El Caballero de la Triste Figura, ensayo iconológico*, 1896, in *Obras completas, op. cit. supra* n. 82, t. III, p. 372-375 : « L'âme d'un peuple s'imprègne du héros à venir avant que celui-ci n'arrive à la vie, elle le pressent comme la condensation d'un esprit diffus et attend son avènement [...]. Le héros n'est rien d'autre que l'âme collective individualisée [...]. De l'âme castillane est né Don Quichotte, vivant comme elle. » Voir A. GANIVET, *op. cit. supra* n. 86, p. 303 : « Tous les peuples ont un type réel ou imaginaire qui incarne ses qualités [...]. Ulysse est le Grec par excellence [...]. Notre Ulysse est Don Quichotte. »

116. M. DE UNAMUNO, *op. cit. supra* n. 115, p. 377.

117. Encore récemment, D. PLAJA a consacré un chapitre de son *Tratado de las melancolías españolas, op. cit. supra* n. 110, à « La mélancolie de Cervantès ».

118. M. DE UNAMUNO, *op. cit. supra* n. 82, p. 1130-1135.

et de Cervantès¹¹⁹. L'imaginaire développe une démarche synecdochique ou métonymique, identifiant des éléments contigus (Cervantès et son personnage) ou le tout (l'Espagne) à la partie (Cervantès). L'assimilation de l'Espagnol à Don Quichotte ou à Cervantès est un des traits caractéristiques du discours sur la mélancolie espagnole. Dans ce cas, la mélancolie est toujours interprétée de manière laudative, comme un mode d'être orienté vers la spiritualité et la transcendance — Don Quichotte est pour Unamuno le « symbole vivant de la supériorité de l'âme castillane » —, habité par un noble stoïcisme :

« Ce Christ castillan fut triste jusqu'à sa mort admirable [...]. Cependant, sa tristesse n'était pas une tristesse plaintive et geignarde [...] mais la tristesse d'un lutteur résigné à son propre sort, la tristesse de ceux qui cherchent à briser le châtement de Dieu en lui baisant la main ; c'était un sérieux construit à partir de la joie et de la tristesse qui s'y confondent, non un optimisme infantile ni un pessimisme sénile mais une tristesse remplie de résignation robuste et de simplicité »¹²⁰.

UNE RHÉTORIQUE DÉFENSIVE DANS UN CONTEXTE DE CRISE ET D'ISOLEMENT DIPLOMATIQUE

Au découpage géographique correspond, dans la pensée classique comme, plus généralement, dans l'imaginaire occidental, une cartographie morale établissant une analogie entre l'homme et le lieu qu'il habite. Cette conception de la nature humaine est « essentialiste et fixiste »¹²¹, d'où l'étonnante continuité que l'analyse diachronique des diverses occurrences de ce *topos* fait apparaître. La mise en rapport de la mélancolie et de l'essence de l'hispanité, dotée de valeurs différentes, voire antagoniques, a ainsi marqué périodiquement le parcours culturel espagnol, se faisant jour, avec une particulière intensité, en des circonstances historiques bien précises. C'est en effet aux moments de crise et de difficultés diplomatiques, où l'Espagne est particulièrement menacée ou attaquée, sur le plan militaire ou diplomatique — conflits militaires et grignotage des possessions espagnoles au XVII^e siècle, pertes coloniales de 1898, isolement de la période

119. Eugenio D'ORS, *El Valle de Josafat*, cité par D. PLAJA, *op. cit. supra* n. 110, p. 220 : « Le secret de la mélancolie intime et de la philosophie personnelle de Cervantès ne se révèle pas avant la dernière partie du *Quichotte*. »

120. M. DE UNAMUNO, *op. cit. supra* n. 115, p. 385 et p. 377.

121. L. VAN DELFT, *art. cit. supra* n. 6, p. 449.

franquiste —, ou sur le plan moral — satires anti-espagnoles du xvii^e siècle, écrits polémiques sur le retard espagnol jusqu'au xx^e siècle —, que la revendication de la mélancolie par les écrivains de la Péninsule se manifeste avec éclat. Survivre suppose s'affirmer par rapport à autrui comme *différent* : sous le genre traditionnel du *caractère des nations* et la revendication de la mélancolie se dissimule, le plus souvent, une rhétorique défensive qui permet à l'intellectuel de condamner, mais aussi d'excuser son pays : la misanthropie du mélancolique légitime l'isolement international, et la revendication d'une *acedia* consubstantielle explique le retard de la Péninsule. La revendication de la mélancolie est inséparable d'un sentiment obsidional et d'une volonté de lutter contre un « complexe d'infériorité » qui a marqué la perception que ses intellectuels espagnols eurent de leur pays. Même si les clichés sont tenaces, le *topos* de l'Espagnol mélancolique tend, depuis la fin du franquisme, à disparaître pour être considéré comme un poncif obsolète. C'est bien là le signe que cette image est inséparable d'un sentiment obsidional et d'un isolement international de l'Espagne, auxquels l'accès à la démocratie et l'intégration à la Communauté européenne ont mis fin.

Il est difficile, sinon périlleux, d'essayer de cerner l'image qu'un peuple se fait de lui-même et des autres nations : celle-ci se reflète dans de multiples domaines, de la mode aux arts plastiques, en passant par la littérature. Nos sources ont été essentiellement littéraires. Il va de soi que les textes analysés n'épuisent pas la réalité du *topos* de l'Espagnol mélancolique. Ils sont cependant les témoins d'un imaginaire qui, à partir d'un motif originellement affirmé par les textes scientifiques classiques, brode et développe un thème qui se déploie en plusieurs directions. Il convient de remarquer que la notion de mélancolie, qui intègre l'image négative, pathologique, qu'en donne le discours galénique aussi bien que la représentation positive née des *Problèmes* d'Aristote, est assez large et ambiguë, pour englober une ample polysémie, allant de la paralysie hébétée à l'activité supérieure de l'esprit.

Cette association entre l'homme espagnol et la mélancolie semble, encore au xx^e siècle, relever du domaine de l'évidence, répondant ainsi à une attente culturelle que les siècles ont engendrée. Mais tout n'est pas affaire d'obédience à une tradition solidement établie. Si le *topos* de l'Espagnol mélancolique a survécu avec une telle vigueur jusqu'à l'actualité, c'est bien parce que les écrivains espagnols ont pris un soin particulier à le développer car, en quelque manière, il servait leurs desseins. L'auto-attribution de la mélancolie demeure chez eux empreinte d'une ambiguïté essentielle et finalement bien commode : elle leur permet de fustiger le retard économique et culturel de leur pays — en développant alors l'interprétation péjorative de la mélancolie : paresse, hébétude, stérilité, misère des enfants de

Saturne —, mais aussi de revendiquer des dons intellectuels et spirituels supérieurs. Le *topos* traditionnel de la typologie des nations et de l'Espagnol mélancolique se renverse dès lors en plaidoyer *pro domo*, et en défense de l'hispanité, car revendiquer la mélancolie, c'est aussi, selon une tradition ancienne inaugurée par le texte d'Aristote, s'appropriier le génie.

Christine OROBITG-LAVAL,
Institut d'études ibériques et latino-américaines,
Paris-IV, Université Paris-Sorbonne
31, rue Gay-Lussac,
75005 Paris
(juillet 1993).